

RISQUER LA LECTURE

EN TEMPS DE PANDÉMIE

Mathilde ALET

Écrivaine



Il est plus que jamais essentiel d'ouvrir un livre. De prendre le risque de la dissipation.

Le livre fait l'objet de controverses enflammées pendant cette crise sanitaire. Est-ce un bien essentiel ? Lorsque ferment la majorité des commerces et les lieux culturels, faut-il laisser les librairies ouvertes ? Des camps surprenants se font face. Certains s'opposent à faire exception pour un bien d'"élite" : ceux qui lisent n'ont qu'à se servir dans leur bibliothèque ; les autres ne s'y convertiront pas par la simple grâce d'une porte ouverte. Les livres neufs sont chers, ajoutent-ils, ouvrirons plutôt les bibliothèques. Les libraires clament qu'ils ne sont pas des empaqueteurs de best-sellers à cliquer-collecter. Des collègues à contre-courant refusent de mettre leur santé en péril dans les rayons exigus de leurs boutiques. D'un côté ou de l'autre d'une frontière, les décisions diffèrent, énoncées sur le ton des certitudes.

LIRE OU NE PAS LIRE ?

Je me souviens d'un autre débat plus feutré. D'une sidération. Au moment du premier confinement, lorsque nous avons fermé nos portes, observé depuis nos fenêtres un printemps outrageant auquel nous n'étions pas conviés. Un masque chirurgical coûtait alors cinq euros pièce. La pharmacienne qui m'en avait consenti une demi-boîte me recommanda : faites gaffe de ne pas vous les faire voler. Je découvrais les visioconférences, et l'art de placer hors champ de la caméra le bébé pleurant dans mes bras. Je sortais deux à trois fois par semaine. Comptais mes pas dans les escaliers. Je ne lisais pas.

Je suis pourtant une dévoreuse lente de littérature. Par les réseaux sociaux, j'apprends que d'autres comme moi ne lisent plus. Nous en sommes incapables et ne savons pas pourquoi. Tournons-nous

machinalement des pages sans y trouver réponse ou consolation à la mise en pause de nos existences ? « *Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé* », écrivait Montesquieu. Surprenant, ironise Eva Bester, présentatrice de l'émission *Remèdes à la mélancolie* sur France Inter, qui suppose que les chagrins de Montesquieu étaient superficiels, qu'il n'avait pas de vie intérieure, ou qu'il faisait le malin.

Il me semble que Montesquieu n'exagère pas (dissiper n'est pas guérir). Encore faut-il réussir à ouvrir un livre. Car pris dans un chagrin, l'effort est immense de consentir à s'en distraire. Et chagrin ou non, le risque est immense à ouvrir un livre. On peut s'en relever ébahi, bouleversé, modifié. Les quotidiens laissent peu de place à si grands chambardements. Souvent flâner sur Facebook l'emportera, risque zéro, chagrin collé à la peau.

MULTIPLES CHAGRINS

Les ventes de *La Peste* explosent. J'imagine l'étude de l'œuvre en classe avant le covid : travail sur la force de la métaphore, quelle est selon vous la maladie qui ronge notre société contemporaine ? Ici, la peste est la peste. Autres symptômes et autre mort, mais pas de quoi franchir le cap de la figure de style. Grâce à Camus, je renoue avec la lecture. Les suivantes ne sont plus aussi littérales. Elles répondent à une nécessité du moment qui échappe à la catégorisation. La lecture n'est pas impossible par temps de pandémie, mais, comme tout le reste, elle change. Il y a ce qu'on lit, comment on le lit, par fragments, à rebours, en picorant, en relisant. Ouvrir un livre est plus difficile que jamais, à hauteur du chagrin qui nous plombe.

Chagrin au journal télévisé, dans les maisons de repos, chagrin des théâtres vides, des cafés clos, chagrin des visages réduits, des mains abîmées, des peaux délaissées. Mais il est plus que jamais essentiel de l'ouvrir, ce livre, choisi où nous nous sentons bien, rayons d'une bibliothèque ou d'une librairie, ouvrage flambant neuf ou jauni, et tout entier d'y plonger. Prendre le risque de la dissipation. ■



Eva BESTER, *Remèdes à la mélancolie. La consolation par les arts*, Paris, Autrement, 2018. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.